

raison. Le doute l'eût torturé sans lui donner plus de talent : il est donc excellent qu'il ne l'ait pas eu.

Ses élèves regretteront son obligeance. Ils ne pourront rien retenir de son enseignement, qui était la répétition de recettes transmises et non pas un exemple de vie, un savant accouchement de l'esprit de chacun, une maëutique des individus, comme Gustave Moreau si noblement le comprit. Tout, dans la vie, a été copieusement donné à Gérôme. Il est mort, et tout cela s'en va avec lui. Il n'y eut pas de mal à ce qu'il le possédât, il est juste qu'il n'ait plus rien, rien de ces choses inaliénables et immortelles qui reviennent de droit aux grands incompris, la conscience de l'œuvre belle, l'amour reconnaissant des hommes de l'avenir, l'émotion du passant qui salue dans un musée l'œuvre d'un mort et communie avec lui d'âme à âme. Avec celui-ci personne ne communiera : il avait un caractère et travailla beaucoup, mais il reçut de son vivant toute sa récompense honnête, et pour plusieurs de ceux qu'il attaqua, entrava, excommunia, et qui furent pauvres, la récompense n'était pas de ce monde périssable. Elle les attendait dans nos cœurs et nous penserons avec eux, et nous vivrons avec eux, bien longtemps après avoir oublié Gérôme. Car tous les morts n'ont pas sur nous les mêmes droits.

CAMILLE MAUCLAIR.



## HARRIETT SMITHSON

### Première femme d'Hector Berlioz

Le monde musical célèbre Hector Berlioz, qui naquit, il y a un siècle, le 11 décembre, le 19 frimaire an XI de la République, dans le vieux bourg dauphinois de La Côte-St-André. Les splendeurs de l'apothéose qui seront, — le fait est regrettable, mais il fallait s'y attendre en notre pays peu musical, — beaucoup plus remarquables à l'étranger qu'en France, ne doivent pas rejeter tout à fait dans l'ombre ceux qui entourèrent le maître durant sa carrière agitée ; de ce nombre est sa première femme, Constance-Harriett Smithson.

Comme Richard Wagner, auquel on l'a si souvent, et si souvent mal à propos, comparé, Hector Berlioz se maria deux fois. Sa première femme, de même que l'infortunée Minna Planer était actrice, et actrice de grand talent. On sait quelle passion « shakespeareenne » elle inspira au jeune et bouillant romantique, alors élève de Lesueur et Reicha au Conservatoire, quand une troupe d'acteurs anglais

vint, en 1827, donner des représentations à l'Odéon. On sait aussi quelle influence Shakespeare lui-même, que Berlioz n'avait entrevu jusque-là « qu'à travers les brouillards de la traduction de Letourneur », exerça sur l'esprit du compositeur. De même que Minna Planer fut souvent pour son mari, au dire de ses amis, un conseiller utile lorsqu'il s'agissait de construire le scenario d'un *Tannhäuser* ou d'un *Lohengrin*, de même Harriett Smithson, qui révéla dans toute sa plénitude Shakespeare à Berlioz, a sa part de collaboration marquée en traces ineffaçables dans mainte page de ses partitions. Aussi, retracer sa vie n'est pas seulement se livrer à des investigations sur la carrière d'une actrice dont le talent seul pourrait d'ailleurs justifier cette esquisse biographique ; c'est, de plus, écrire un chapitre des plus curieux de la vie de Berlioz considéré comme homme et comme artiste.

Harriett-Constance Smithson naquit à Ennis (comté de Clare, en Irlande) le 18 mars 1800 (1) ; son père William Joseph Smithson, de Gloucestershire, avait été directeur de théâtres à Waterford et à Kilkenny. Adoptée à l'âge de deux ans par le Rev. Dr James Barrett, elle fut mise en pension, à la mort de ce dernier (en 1809), chez M<sup>me</sup> Tournier à Waterford. Grâce à l'influence de lord et de lady Castle-Coote, dès l'âge de quinze ans, Harriett Smithson débutait à Crow street theatre, avec Frederic Edward Jones, dans le rôle d'Albine Mandeville du *Will de Reynolds*. Au premier janvier de l'année suivante, on la trouve à Belfast, dans la compagnie Montagu Talbot et y reste jusqu'à la fin de la saison, le 3 juillet. Son talent était déjà estimé pour sa naïveté et son ingénuité. Pendant plusieurs années, elle parcourut l'Irlande, allant à Cork et à Limerick avec la compagnie Talbot, revenant à Dublin où elle joua l'un de ses succès futurs, le *Wedding Day*. Toujours protégée par lord et lady Castle-Coote, elle est engagée à Birmingham par Elliston où Henry Johnston a l'occasion de la voir et de l'apprécier ; il la présente au comité de Drury-Lane ; elle débute au grand théâtre londonien, le 20 janvier 1818, sous le nom de « Miss Harriett Smithson de Dublin », par le rôle de Letitia Hard. Elle y fut assez peu remarquée ; le *Morning Herald*, cependant, vantait « le tremblement de sa voix qui donnait un charme irrésistible à l'expression de la douleur et de la tristesse ». On lui confia au cours de cette première saison à Londres

(1) Telle est la date qui semble définitivement devoir être adoptée ; c'est celle que donne entre autres la *National Biography*. Je suis les renseignements donnés par cette publication, jusqu'en 1827 ; à partir de cette date, l'auteur s'en rapporte trop exclusivement aux *Mémoires* de Berlioz, remplis d'inexactitudes plus ou moins volontaires, comme on sait, et à des ouvrages de seconde main.

les rôles de Lady Racket de *Three Weeks after marriage*; Elize dans *the Jew*, etc; le 25 mars, elle créa celui de Diane Vernon dans *Rob Roy the Gregarach*, de Soane. De retour à Dublin en été, miss Smithson reparut à Drury-Lane à l'automne, sous la direction de Stephen Kemble; le 26 septembre, elle créait Eugenia, dans *Sigesmar the Switzer*, Mary dans *Innkeeper's Daughters*; etc. L'année suivante, 1820-1821, on la trouve au Cobourg; celle d'après, de nouveau à Drury-Lane, elle aborde alors les rôles shakespeareiens: Desdemone, Cordelia, Juliet, Imogene, Lady Anne, Virginia. Elle resta à ce théâtre jusqu'en 1826.

Entre temps, elle avait fait une excursion sur les côtes de France; son frère était directeur du théâtre anglais de Boulogne; elle y vint en 1824, et joua, le 9 octobre, dans *Honeymoon* (rôle de Juliana) et dans *Falls of Clyde* (rôle de Ellen Enfield); elle séjourna ensuite quelque temps à Calais.

C'est le 6 septembre 1827 qu'une troupe anglaise, qui comprenait parmi ses membres, Abbot, Charles Kemble, mistress Smithson et sa fille, débute au théâtre de l'Odéon où, d'après le projet primitif, elle ne devait donner qu'une courte série de représentations. Le programme de cette première représentation comprenait *the Rivals* et *Fortune's Frolics*.

Tout de suite, miss Smithson fut remarquée des critiques. « On a distingué, écrivait dès le lendemain le journal *le Corsaire*, qui s'occupait spécialement de théâtres, on a distingué MM. Siston, Abbot, Porva, et une jolie et bonne actrice, miss Smithson. » Et le lendemain: « Mistress Smithson... a peu de voix...; miss Smithson, au contraire, se fait entendre à merveille, elle joue avec âme, avec passion, et elle a prêté au personnage de Lydia des grâces étrangères et une jolie figure qui ont réussi ». La deuxième représentation comporta *The Stoop the conquer or the Mistake of a night*. La troisième et la quatrième (11 et 13 septembre) virent paraître le nom de Shakespeare; on joua *Hamlet* suivi de *The Irish Tutor*,

« Je touche ici au plus grand drame de ma vie, a écrit Berlioz en commençant le récit de sa passion pour miss Smithson. J'assistai à la première représentation d'*Hamlet* à l'Odéon. Je vis dans le rôle d'Ophélie Henriette Smithson qui, cinq ans après, est devenue ma femme. L'effet de son prodigieux talent ou plutôt de son génie dramatique, sur mon imagination et sur mon cœur, n'est comparable qu'au bouleversement que me fit subir le poète dont elle était la digne interprète.

« Shakespeare, en tombant ainsi sur moi à l'improviste, me foudroya. Son éclair, en m'ouvrant le ciel de l'art avec un fracas sublime, m'en illumina les plus lointaines profondeurs, la vraie vérité dramatique. Je mesurai en même temps l'immense ridi-

cule des idées répandues en France sur Shakespeare par Voltaire.:

..... « Ce singe de génie,  
« Chez l'homme, en mission, par le diable envoyé ».

« Mais la secousse avait été trop forte, et je fus longtemps à m'en remettre... »

Les écrivains, les journalistes, célébraient à l'envi l'interprète de Shakespeare, qui faisait à elle seule courir tout Paris à l'Odéon. « Elle a obtenu un très grand succès (dans le rôle d'Ophélie), disait *la Pandore*. Sa beauté, sa grâce au commencement de la pièce; la passion, la vérité qu'elle a mises dans les scènes de folie, attireraient longtemps la foule à l'Odéon, s'il ne suffisait déjà du talent de Kemble pour remplir la salle. » — « Miss Smithson a partagé avec lui, disait à son tour *le Corsaire*, les applaudissement du public; cette jeune actrice joint à une figure séduisante une voix sonore et qui se plie facilement aux diverses intonations qu'elle veut lui donner; elle a joué Ophélie avec sensibilité; et quand les yeux égarés, un voile noir sur la tête et ouronnée de paille, elle nous a montré le rire affreux de la folie, quand elle a figuré le tombeau de son père et quand elle y a jeté la rose fanée qui ornait sa robe, elle a attendri, étonné, et s'est élevée à la hauteur de Kemble (1). »

Les représentations du drame de Nicolas Rowe, *Jane Shore*, mirent le comble à l'enthousiasme des spectateurs parisiens. « Miss Smithson, rapporte le même journal, douée de toutes les grâces de la jeunesse, d'un organe flatteur et de qualités tragiques supérieures, a joué Jane Shore d'une manière délicieuse. C'était bien une femme jeune et belle à laquelle ses charmes ont été fatals... » (2)

Les comédiens anglais donnèrent leur dernière représentation aux Italiens le 10 décembre, avec *the Stranger* et *the Wedding Day*. Ils avaient donné, après *Jane Shore*, la *Venice preserved* d'Otway, et miss Smithson, au dire de *La Pandore*, s'y montrait « aussi admirable, plus admirable que jamais. Les chastes caresses qu'elle prodigue à son époux, la terreur qu'elle manifeste à la vue d'un poignard, l'horreur que la mort lui inspire, ses prières pour la vie, sa résignation quand elle se jette dans les bras de Jaffier pour expirer en l'embrassant, ses adieux, sa folie, sa voix à la *Bedlam*, ses efforts pour creuser la terre où, dans son égarement, elle espère trouver les ossements de son mari, ses dernières combinaisons, tout a été vrai, tout a été parfaitement senti, et cependant ce n'était pas la même

(1) *Le Corsaire*, 14 septembre 1827.

(2) *Le Corsaire* du 17 octobre 1827. Cf. le même journal, 24 et 31 octobre.

chose que la première fois. Quelle actrice » (1) ! M<sup>me</sup> Mars, suivant le même journal (2), n'avait pas manqué une représentation. « Nous l'avons vue attentive au jeu et à la pantomime de M<sup>me</sup> Smithson, dans le rôle d'Ophélie, pendant la scène de la folie. » Et après la dernière représentation donnée aux Italiens, comparant les deux célèbres actrices entre elles, le même journal écrivait : « Le génie ne connaît point de règles et a mille manières d'être naturel, pathétique, sublime. » Il écrivait que « M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, qui semble prendre un vif intérêt aux représentations de M<sup>me</sup> Smithson », avait assisté à celle du 10 décembre ; et que « malgré ce talent et sa beauté plus remarquable encore à la ville qu'au théâtre, M<sup>me</sup> Smithson est pauvre, et cette pauvreté, si honorable pour elle, ne le serait point, disons-le hautement, pour les personnes qui peuvent permettre qu'elle emporte un peu d'or noblement acquis, d'une ville où sa présence a répandu le goût d'une instruction utile et le charme des plaisirs nouveaux » (3).

On conçoit dans quelle exaltation devait être Berlioz, « foudroyé » par le génie shakespearien, en lisant tous les jours, dans les gazettes, l'éloge de celle qui venait de le bouleverser par son interprétation géniale des chefs-d'œuvre britanniques. « Cette femme sera la mienne ! » se serait-il écrié, au dire de Jules Janin, dès qu'il eut vu Ophélie. Il ne manquait pas une représentation ; les émotions qu'il ressentait au spectacle des drames de Shakespeare, combinées au désespoir amoureux qui s'était emparé de lui, le plongèrent dans une sorte d'« abrutissement désespéré ». Il perdit presque complètement le sommeil, tout travail lui devint impossible. Il faisait des promenades sans fin dans les rues de Paris, des courses sans but dans les campagnes environnantes, s'endormant un soir dans une prairie des environs de Sceaux, un autre soir, dans un champ près de Villejuif, ou dans la neige, à Neuilly, « sur les bords de la Seine gelée » ; et enfin, « sur une table du café Cardinal, au coin du boulevard des Italiens et de la rue Richelieu, où je dormis cinq heures, au grand effroi des garçons qui n'osaient approcher, dans la crainte de me trouver mort. »

Cet état morbide, qui confinait à la folie, dura huit ou neuf mois, jusqu'au moment où, se relevant enfin, Berlioz entreprit de « faire rayonner jusqu'à elle » son nom qui lui était inconnu, en donnant un grand concert, chose que « nul compositeur n'avait encore tentée ».

(1). *La Pandore* du 14 novembre 1827.

(2) 19 septembre 1827.

(3) *La Pandore* du 10 décembre 1827.

De ce premier concert qui fut pour Berlioz, non pas un triomphe, mais un succès honorable, Miss Smithson, qui en était le but, n'entendit pas même parler. Il continua à être ignoré d'elle, et malgré la fièvre de travail qui semble alors s'emparer de lui, il n'en vécut pas moins dans une surexitation perpétuelle dont sa correspondance ne donne qu'une idée affaiblie. Pendant cet hiver de 1827-1828, il est dans un état qui confine à la folie.

Cependant, une nouvelle série de représentations anglaises avait eu lieu. Kean avait débuté à Paris, le 12 mai 1828, dans *Richard III* ; il y était encore deux mois plus tard et jouait le *Marchand de Venise*, le 23 juillet, avec Henriette Smithson qui, le lendemain, reparaissait dans *Jane Shore*, et y obtenait toujours un énorme succès. Le 11 avril, Macready débutait à la salle Favart, dans *Macbeth*, ayant à ses côtés la jeune actrice.

Le journal *la Quotidienne* trouvait le rôle de lady Macbeth au-dessus des forces de miss Smithson. « Grâce, noblesse, majesté, tendresse, sont des choses qui lui sont faciles et naturelles ; elle saura nous attendrir aux gémissements de Desdémone, à la démence filiale d'Ophélie, à l'agonie de Jane Shore et de Juliette ; mais il faut avoir l'air un peu méchant pour être tout à fait lady Macbeth, et c'est une des dissimulations qui me paraissent impossibles à miss Smithson. »

Les représentations du Théâtre-Italien se terminèrent le 25 juillet ; quelques jours plus tard, la troupe anglaise était à Rouen, et là encore, cette excellente actrice « ne se faisait pas moins remarquer par sa beauté que par son talent ». (*Corsaire*, du 29 août). Berlioz, pendant ce temps, après avoir échoué au concours de Rome, allait faire un séjour dans son pays, en Dauphiné. À son retour, les acteurs anglais recommencèrent à jouer pendant un mois environ, au Théâtre-Italien (à partir du 24 septembre), puis partirent pour Bordeaux. Enfin, l'année suivante, une lettre de Berlioz à son ami et collaborateur Humbert Ferrand, nous apprend qu'il a été « pendant onze heures, dans le délire de la joie : Ophélie, dit-il, n'est pas si éloignée de moi que je le pensais ; il existe quelque raison qu'on ne veut absolument pas me dire avant quelque temps, pour laquelle il lui est impossible dans ce moment de se prononcer ouvertement. « Mais, a-t-elle dit, s'il m'aime véritablement, si son amour n'est pas de la nature de ceux qu'il est de mon devoir de mépriser, ce ne sera pas quelques mois d'attente qui pourront lasser sa constance ». Elle doit partir bientôt pour Amsterdam avec sa mère ; Turner, leur secrétaire, « n'a pu s'empêcher, ajoute Berlioz, de sortir de son flegme britannique en me disant : « Je réussirai, je vous le dis, j'en suis sûr ; si je pars avec elle pour la Hollande,

je suis sûr de vous écrire dans peu d'excellentes nouvelles ». Espoir que Berlioz prend tout de suite pour des réalités. « On assure que j'aurai quelques lignes de sa main en réponse à ma lettre, qui lui sera remise à Amsterdam. Oh ! Dieu ; que va-t-elle me dire ? » ; espoir qui sera bientôt détruit, car avant de partir elle ne lui a laissé que cette réponse : « Il n'y a rien de plus impossible ». D'Amsterdam, l'actrice retourne en Angleterre, où « tous les journaux retentissent de cris d'admiration pour son génie. Je reste obscur, ajoute Berlioz. Quand j'aurai écrit une composition instrumentale, immense, que je médite, je veux pourtant aller à Londres la faire exécuter ; que j'obtienne sous ses yeux un brillant succès ». Quelques mois plus tard, tout est changé. Berlioz, qui a accueilli trop légèrement des calomnies faites sur le compte d'Harriett Smithson, écrit : « J'ai essuyé de terribles rafales, mon vaisseau a craqué horriblement, mais s'est enfin relevé ; il vogue à présent passablement. D'affreuses vérités, découvertes à n'en pouvoir douter, m'ont mis en train de guérison ; et je crois qu'elle sera aussi complète que ma nature tenace peut le comporter. Je viens de sanctionner ma résolution par un ouvrage qui me satisfait complètement (1) ». Il venait d'achever la *Symphonie fantastique*.

Pendant ce temps, miss Smithson parcourait la province britannique, en compagnie de Macready ; en 1828-29, on la trouve à Dublin, à Edimbourg, à Glasgow. Christophe North donne alors d'elle cette appréciation dans les *Noctes Ambrosianæ* : « An actress not only of great talent, but of a genius — a very lovely woman — and, like Miss Jarman, altogether a lady in private life ».

Berlioz eu vite fait de se consoler par ce qu'il a appelé dans ses *Mémoires*, une « distraction violente », qu'il n'y a pas lieu de raconter ici. Harriett était revenue à Paris en 1830, et au moment même où Berlioz triomphait enfin à l'*Institut*, elle était ruinée par la faillite de l'*Opéra-Comique* où elle avait joué, du 11 mai au 11 juin, dans l'*Auberge d'Auray*. Et le 5 décembre de la même année, le jour où Berlioz donnait au Conservatoire, son troisième concert « au bénéfice des blessés de juillet », elle jouait pour une seule fois le rôle muet de Fenella de *La Muette de Portici*, dans une représentation donnée à l'*Opéra*, au bénéfice de la « pauvre Ophélie ». A la fin du mois, Berlioz partait pour l'Italie, espérant à son retour épouser M<sup>me</sup> Mooke, qui avait remplacé miss Smithson, dans son affection ; mais les choses tournèrent autrement...

Berlioz était de retour à Paris, le 6 ou 7 novembre 1832, et aussitôt, il cherchait un logement dans

son ancienne maison, 96, rue de Richelieu ; n'en trouvant pas de libre, il alla en face (1), rue Neuve-Saint-Marc, et loua l'appartement que Harriett Smithson venait de quitter pour aller habiter à l'hôtel du Congrès, rue de Rivoli. L'intention de Berlioz, à son retour de Rome, était simplement de « lâcher quelques bordées musicales », c'est-à-dire de donner deux ou trois concerts et d'aller jouir des derniers trimestres de sa pension romaine en Allemagne. La nouvelle que miss Smithson, qu'il n'avait pas vue depuis deux ans, était de nouveau à Paris, allait changer tous ses projets. A la fin de novembre, il mandait à son bon ami et compatriote Gounet : « J'aurais beaucoup à causer avec vous. Vous vous êtes, nous nous sommes étrangement trompés sur le compte d'H. S..., mon bon et cher ami, je suis immensément heureux ; jusqu'à nouvel ordre. Mais elle me promet du courage et de l'énergie ; pour moi, je suis sûr de n'en pas manquer et nous vaincrons les difficultés ; bientôt, j'espère (1) ».

Le concert du 9 décembre, qui se composait d'une nouvelle version de la *Symphonie fantastique* et de sa suite *Lélio*, joué par l'acteur Bocage, dans la mise en scène romantique à l'excès imaginée par Berlioz, allait définitivement décider du sort de Berlioz et de miss Smithson. L'actrice, qui assistait au concert se reconnut dans les allusions transparentes et comprit que Berlioz l'aimait encore... Près d'une année se passa, au cours de laquelle le mariage faillit être rompu à chaque instant ; enfin, le 3 octobre, après que Berlioz eût fait les sommations respectueuses à ses parents qui refusaient leur consentement, après qu'il eût menacé dix fois sa future femme de partir, après s'être même empoisonné sous ses yeux, la cérémonie nuptiale eut lieu, très simple, à l'ambassade britannique, où l'acte suivant fut dressé :

« M. Louis Hector Berlioz, of the Town of Cote Saint-André, in the Department of Isère, France, Bachelor,

« and Harriett Constance Smithson, of the Parish of Ennis, in the County of Clare. Ireland Spinster, were married in this House this third day of Octobre, in the year one thousand eight hundred and thirty three.

« by me, M. H. Luscombe, Chaplain.

« This marriage was solemnized between us : H. Berlioz, H. C. Smithson.

« In the presence of : Bertha Strich, Robert Cooper, Jacques Henry (Henri Heine?), F. Liszt (2). »

Au moment de son mariage, Harriett Smithson était ruinée. Le Théâtre Anglais, dirigé par Abbot

(1) Lettres inédites à Gounet (Grenoble, 1903), sans date (1832-1833).

(2) Publiée par la *Revue musicale* (août 1903).

en 1831, avait dû, après une existence pénible de quelques mois, clore ses représentations ; nous voyons alors la jeune tragéienne essayer d'en prendre la direction et paraître dans des représentations à bénéfice au Palais-Royal (le 11 décembre dans le cinquième acte de *Jane Shore* ; le 21 dans *Isabella*) ; puis, le 3 janvier 1833, après quelques soirées très onéreuses pour elle données aux Italiens, elle ouvrit dans la salle Chantereine (13 bis, rue Chantereine, aujourd'hui rue de la Victoire), un nouveau théâtre anglais, sur la scène duquel on joua, pendant plusieurs mois : *Roméo*, *Raising the Wind*, *the Critic*, *Henry IV*, *the jalouse Wife*, *Isabella*, *Catherine and Petruchio*, *Richard III*, *Irishman in London*, *Charles II*, *Rob Roy*, etc. La clôture de ce théâtre, qui ne fit que végéter, dut s'effectuer bien-tôt. Le 30 mars, on y jouait pour la dernière fois *Guy Mannerin* et *Catherine and Petruchio*. Miss Smithson était ruinée ; elle avait 14.000 francs de dettes. Par surcroit de malheur, elle se cassa la jambe, au milieu des préparatifs d'une représentation à son bénéfice qui eut lieu le 2 avril au Théâtre-Italien. M<sup>les</sup> Mars et Duchesnois, Giulia et Giuditta Grisi ; Rubini, Tamburini, Liszt, Urhan, Huerta, les artistes du Vaudeville y participèrent. Paganini, qui devait plus tard se conduire d'une façon si généreuse envers Berlioz, Paganini avait, parait-il, refusé son concours, et *l'Europe littéraire*, nouveau recueil périodique auquel collaborait le jeune musicien, flétrit ainsi publiquement sa conduite :

« Miss Smithson, cette belle et grande tragéienne, si intéressante déjà avant tous les malencontres qui l'ont accablée à Paris, lors de sa dernière expédition dramatique, miss Smithson de son lit de douleurs, que tous nos artistes ont entouré de consolations, prie M. Paganini de jouer un petit air à la représentation que l'on donne à son bénéfice et M. Paganini refuse. Il dénie à la virtuose, pauvre et souffrant, ce refrain mélancolique ou joyeux qui eût secoué de nombreuses pistoles... *Primo mihi*, cette devise de l'égoïsme peut être justifiée, mais non pas cette fois. »

Une autre représentation eut lieu le 27 avril, qui, grâce au talent de M<sup>le</sup> Duchesnois, rapporta à la troupe anglaise un bénéfice de 6.000 francs.

Miss Smithson, devenue M<sup>me</sup> Berlioz, reparut cette année-là encore, le 24 novembre, dans une représentation-concert, « notre représentation », écrit Berlioz à un de mes amis, qui eut lieu à l'Odéon, le Théâtre-Italien d'alors. M<sup>me</sup> Dorval, dans *Antony* emporta tous les applaudissements, tandis que M<sup>me</sup> Berlioz, à peine remise de son accident, n'eut, pour ainsi dire, aucun succès. A partir de cette soirée malheureuse, elle ne reparut pas d'une année au théâtre.

L'existence de Berlioz et de sa jeune femme fut des plus précaires pendant les premiers mois de leur mariage. Brouillé avec sa famille, Berlioz n'avait aucun secours à en attendre ; ce n'était que grâce à un prêt de 300 francs consenti par son ami Thomas Gounet, qu'il avait pu subvenir aux frais indispensables de son ménage. Les jeunes époux vécurent d'abord deux ou trois semaines à Vincennes, où Henriette commença à se rétablir, et à Paris, rue Neuve Saint-Marc. Vers le mois d'avril 1834, ils émigrèrent au sommet de Montmartre, 10, rue Saint-Denis (actuellement, 22, rue du Mont-Cenis). C'est là que naquit leur unique enfant, Louis Berlioz, que son père, veuf alors pour la seconde fois, devait avoir la douleur de perdre à l'âge de 33 ans, emporté par la fièvre jaune, à la Havane (il était capitaine au long cours). C'est là encore qu'on se plait à voir les Berlioz recevant leurs amis de Paris (car Montmartre, il y a soixante-dix ans, était la pleine campagne!) : Ferdinand Hiller, Listz, Alfred de Vigny, Chopin, d'Ortigue, Gounet, qu'il invite un des premiers à visiter son « ermitage » ; c'est là encore que furent composés ou terminés *Harold en Italie*, *Benvenuto Cellini*, peut-être le *Requiem*, et plusieurs des plus belles mélodies du maître : *le Jeune Pâtre breton*, *le Cinq Mai*, occupations musicales qui n'empêchaient pas Berlioz de donner jusqu'à sept concerts en un hiver, chiffre prodigieux à cette époque, et de « gribouiller à tant la colonne pour ces gredins de journaux qui me paient le moins qu'ils peuvent », écrit-il à son ami Ferrand.

Le 18 novembre 1834, M<sup>me</sup> Berlioz reparut encore au théâtre, dans une pantomime *Le Condamné pour opinion politique* ou *Une heure d'un condamné*, au Théâtre-Nautique, dont Girard, ami de Berlioz, était chef d'orchestre. Mais elle ne fit qu'un petit nombre d'apparitions sur cette scène nouvelle, installée salle Ventadour.

En quittant Montmartre, au plus tard en juin 1837, les Berlioz vinrent habiter un quartier tout nouveau du Paris de Louis-Philippe, rue de Londres, 31. Combien de temps y vécurent-ils en bonne intelligence ? C'est ce qu'il est difficile de préciser. Toujours est-il que, vers 1840-41, Berlioz, qui n'était pas le modèle des époux, se sépara d'Harriett Smithson pour vivre avec M<sup>le</sup> Marie Martin qui, sous le nom de Recio, chanta plusieurs petits rôles à l'Opéra.

Tristement, M<sup>me</sup> Berlioz se retira à Montmartre où elle passa les dix ou douze dernières années de sa vie, au milieu de souffrances cruelles que l'abandon ne faisait qu'aggraver.

Elle s'éteignit le 3 mars 1854, âgée de 53 ans (en réalité de 54), petite rue Saint-Vincent, n° 12, en face même du pavillon qu'elle avait habité vingt ans auparavant, alors qu'elle ne prévoyait pas les

douleurs de sa lente agonie. Elle fut enterrée au petit cimetière Saint-Vincent ; exhumée plus tard, par les soins de Berlioz, elle repose aujourd’hui à côté des restes du compositeur et de ceux de Marie Recio, dans le grand cimetière Montmartre. En ces jours où l’on commémore le grand maître de la musique française, il est juste qu’un souvenir aille vers la « pauvre Ophélie », et que ceux qui accompliront le pieux pèlerinage se rappellent la jeune actrice irlandaise qui enthousiasma toute une génération d’artistes à l’heure enfiévrée du Romantisme.

J.-G. PROD'HOMME.



## LA VIE LITTÉRAIRE

Rudyard Kipling.

**RUDYARD KIPLING :** *Le Livre de la Jungle : — Le Second livre de la Jungle. — La plus belle histoire du monde. — La Naulahka. — La Lumière qui s'éteint. — L'homme qui voulut être roi. — Kim. — Les Bâtisseurs de Ponts. — Stalky et Cie* (Edition du Mercure de France). — Traducteurs : Louis Fabulet, Robert d'Humières, Ch. Fountaine Walker, Paul Bethelheim, Rodolphe Thomas.

Ayons cette loyauté de nous indignier, avec une juste déférence, contre l’information et contre le talent de M. André Chevrillon, neveu de Taine dans la vie et dans la critique.

M. André Chevrillon fut le premier en France à nous instruire sérieusement de Rudyard Kipling : et nous avons accepté son information que son talent — un peu Second Empire — rendait plus agréable pour nous. Aujourd’hui nous pouvons contrôler cette information sans perdre notre estime pour ce talent. Des traducteurs assidus et lettrés nous livrent rapidement presque tous les ouvrages de Kipling. Nous sommes admis maintenant à goûter nous-mêmes les beautés de ces œuvres, les beautés au moins qui supportent le voyage : il en est d’autres, nous dit-on, qui ne sauraient passer le détroit et doubler, si je peux dire, le cap de la traduction et qui, même en langue anglaise, ne sont perceptibles qu’à un petit nombre d’initiés dont le rare privilège est certainement très enviable...

Désormais, nous pouvons, par notre lecture, former notre jugement de Kipling. Pourtant, l’information abondante de M. André Chevrillon nous domine encore. C’est son joug que nous secouons, si nous cherchons à juger librement. Elle s’impose à notre pensée et nous ne savons s’il faut la considérer comme un guide ou comme une entrave, mais elle nous est d’un usage commode et avantageux, car

M. Chevrillon a fait, dès la première heure, une étude trop importante sur Kipling, pour que nous ne lui imputions pas les erreurs que nous pourrions commettre à son sujet, quand même (nous sommes ainsi faits !) nous ne commettrions ces erreurs que par esprit insoupçonné de réaction contre la vérité exprimée, révélée par lui. Et voilà à quoi l’on s’expose en France quand on est hardiment familier des littératures étrangères !

Au reste, tout jugement sur Kipling tend à se rectifier de lui-même à mesure que l’on avance dans la connaissance de cet écrivain, qui n’est peut-être pas très compliqué, mais qui est riche et divers. Au premier regard, je parle pour moi — et qu’on me sache gré de ma réserve — on ne discerne rien que confusément, et on ne sait d’ailleurs pour quelle cause on ne distingue pas très bien. Quand on persiste et qu’on lit avec ordre son œuvre presque toute entière, on est saisi, séduit, par la variété et la force d’un talent qui s’applique si vigoureusement à des sujets à peu près neufs. Et les violentes inégalités, immédiatement visibles, du talent et de l’œuvre concourent seulement à rendre plus sensibles et plus attrayantes la variété et la force. Employons de gaieté de cœur une vieille métaphore : Rudyard Kipling labourant le champ immense de la littérature a marqué un sillon nouveau : il eut la puissance de le creuser ferme et droit. Tenons donc Rudyard Kipling pour une personnalité originale. Après quoi il nous sera tout loisible de penser et de dire beaucoup de mal de lui, et d’accuser mieux son originalité par mille restrictions ou réserves.

\* \* \*

Arrachons-lui ses mérites un à un en les définissant.

Constatons d’abord que la vie même de Kipling rendait assez facile et presque fatale son originalité. Cet écrivain à qui on s’intéresse avec tant de véhémence et d’inexactitudes naquit en 1864 à Bombay. S’il fit ses études en Angleterre, il revint bien vite former son esprit et son cœur à Lahore, multiplia les voyages dans l’Inde, en Birmanie, en Chine, en Amérique, au Japon, aux Etats-Unis, dans l’Afrique Australe... Ayant résolu d’écrire, il n’était pas besoin qu’il eût du génie pour choisir des sujets dépourvus de toute ressemblance avec ceux qui font encore par exemple les délices de M. Paul Bourget, où l’on étudie le coupé, le corset, l’âme de la marquise et les caractères de sa distinction aristocratique...

Plus précisément, Kipling aurait eu besoin de posséder des trésors de bonne volonté pour reproduire dans la littérature anglaise un type d’art analogue à celui de Burnes-Jones son oncle. Franche-